

L'italianité d'ici : une voie vers l'universel

Marco Micone

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18821ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Micone, M. (2005). L'italianité d'ici : une voie vers l'universel. *Spirale*, (200), 96–97.

L'ITALIANITÉ D'ICI : UNE VOIE VERS L'UNIVERSEL

J'AVAIS ONZE ans et je croyais être Italien. Je venais de gagner le concours d'histoire religieuse de ma région comme une vingtaine d'autres pubères à travers le pays. Nous avions rendez-vous à Rome pour la cérémonie d'adoubement qui ferait de chacun de nous un héraut du pape Pie XII. Quatre jours à visiter monuments, églises et catacombes dans mes souliers noircis à la suie et mes chaussettes de laine vierge tricotées à la hâte par ma mère. La plupart de mes camarades parlaient avec des accents jamais entendus auparavant. Le mien et ceux de quelques autres étaient les seuls à faire l'objet de moqueries. Nous n'étions que des culs-terreux siciliens, calabrais ou molisans.

Deux ans plus tard, peu après mon arrivée à Montréal, je me fis traiter de maudit Italien en montant dans un autobus pour ne pas avoir respecté la file d'attente. Sans même comprendre le sens de maudit, je dédaignais par le ton réprobateur qu'on me reprochait mon manque de civisme. J'étais partagé entre la honte d'être apostrophé en public et la fierté d'être reconnu comme Italien. Je compris longtemps après que, dans cette invective, il y avait le germe de ma nouvelle italianité.

Il n'y a pas qu'une italianité. À celle d'origine s'ajoutent les nombreux avatars propres à la diaspora. Ceux-ci commencèrent à prendre forme avec l'émigration de masse d'avant la Première Guerre mondiale. Plus de dix millions d'Italiens émigrèrent alors vers les deux Amériques pendant que quelques milliers seulement s'installèrent à Montréal au début du xx^e siècle. Il faudra attendre la fin de la période fasciste pour voir à nouveau les Italiens immigrer au Québec. Aujourd'hui, près de 200 000 Québécois sont d'origine italienne (le Canada en compte 1 100 000). L'italianité d'origine s'est ainsi transformée pendant tout le xx^e siècle en italianité propre au Québec et au Canada, car l'émigrant, quelle que soit son origine et peu importe le pays où il s'établit, dès lors qu'il quitte son lieu de naissance, s'engage dans un processus de transformation culturelle et identitaire inéluctable.

Si on se reporte à la fin du xix^e et au début du xx^e siècle, on constate que le sentiment d'italianité était au plus bas chez les immigrants provenant des régions méridionales car, peu après l'unification de l'Italie, l'annexion des régions méridionales était perçue comme une calamité en raison de l'augmentation des impôts,

des promesses de réforme agraire non tenues et de la politique d'industrialisation favorisant le nord de l'Italie.

Ce sont pour la plupart des méridionaux qui se retrouveront à Montréal. Ils sont environ 7000 vers 1910. La majorité d'entre eux sont des hommes qui n'ont aucune intention de s'y établir. Ils repartiront aussitôt qu'ils auront économisé suffisamment d'argent pour acheter un lopin de terre ou pouvoir assurer une dot à leurs filles. Bon nombre étaient illettrés et vivaient en vase clos : pensionnaires dans des familles italiennes et condamnés aux ghettos d'emploi comme la construction des chemins de fer et des routes. Bien que leur identité soit surtout synonyme d'appartenance à un village ou à une région de l'Italie du sud, je les imagine vivant des situations analogues à celle que j'ai vécue en montant dans l'autobus peu après mon arrivée. Voilà ce qu'écrivait un commissaire de l'immigration du Canada au début du siècle : « Je crois qu'il est de mon devoir d'attirer votre attention sur le fait que les Italiens sont bien connus pour être de mauvais colons... je crois que cette classe d'immigrants ne fera rien de bon pour notre pays. » Ces propos racistes, qui devaient être monnaie courante à l'époque, eurent au moins le mérite de faire prendre conscience à ces méridionaux qu'ils étaient aussi Italiens.

Il faudra attendre l'avènement du fascisme avec sa rhétorique patriotarde et triomphaliste pour que le sentiment d'appartenance à la nationalité italienne se renforce considérablement. La petite communauté italienne subit pendant de longues années la propagande fasciste jusque dans les églises et adhéra, en bonne partie, à son discours moins par conviction politique que pour récolter les bienfaits psychologiques d'appartenir à une nation dont le chef était adulé non seulement par le Vatican (depuis le Concordat), mais aussi par des leaders politiques étrangers.

Lorsque l'immigration italienne reprit après la Deuxième Guerre mondiale, elle sera caractérisée par la politique du parrainage. Celle-ci permettra à 90 % des Italiens, qui s'établiront au Québec entre 1947 et 1970, d'être parrainés par un membre de leur famille. Ainsi, des villages entiers se videront, créant des déséquilibres démographiques et économiques tels que

l'émigration deviendra, après quelques années, la cause principale de... l'émigration, seuil critique au-delà duquel la communauté ne pourra survivre. C'est aussi le parrainage qui explique que 40 % de tous les Québécois d'origine italienne sont originaires de la Molise. Pour ces quelque 80 000 personnes, l'italianité se confond avec la molisanité.

Étant conditionnée par le contexte socioculturel, l'italianité prendra des formes différentes à Montréal, à Toronto ou à Vancouver, tout en gardant des traits communs. À Montréal, l'existence de deux communautés d'accueil et la promulgation tardive de la loi 101 ont fait en sorte que, proportionnellement, deux fois plus de familles ont gardé l'italien comme langue de communication familiale qu'à Toronto. Dans les familles d'origine italienne de Montréal (et du Québec), la seule langue de communication possible entre des parents qui ont appris le français sur les lieux de travail et leurs enfants qui ont fréquenté les écoles anglaises a été, pendant au moins deux générations, l'italien ou une variété régionale de celui-ci, l'italien étant utilisé le plus souvent lorsque les parents proviennent de régions différentes.

De plus, le français, au Québec, n'étant pas le meilleur véhicule de l'américanisation — qu'il faut distinguer de notre américanité de plus en plus assumée sinon revendiquée —, permet à tous les Québécois, dont les italo-phones, de rester plus près d'une certaine latinité, tandis que le Canada anglais est beaucoup plus perméable à l'influence américaine.

Le Québec a en outre adopté l'interculturalisme comme stratégie de gestion de la diversité culturelle, se démarquant ainsi du multiculturalisme canadien. Dans ce contexte, l'italianité ne constitue pas une culture ghettoisée évoluant dans une mosaïque dont les composantes seraient juxtaposées les unes aux autres. Dans une optique interculturelle, l'italianité est considérée comme une expression culturelle métissée par la culture québécoise de la même manière que celle-ci peut l'être par l'italianité. L'interculturalisme est fondé sur la conviction que, dans une société démocratique et tolérante comme le Québec, dès lors qu'on respecte les éléments essentiels de la culture d'accueil et qu'on ne remet pas en question les règles fondamentales de la société, il y a place pour les

cultures immigrées avec tout ce que cela implique d'échanges, d'emprunts et contaminations. Un exemple suffira pour illustrer la différence en cette matière entre le Québec et le reste du Canada. Alors que les œuvres écrites par les écrivains immigrants appartiennent de plein droit à la littérature québécoise, ailleurs au Canada on les recense sous la catégorie de *ethnic writing*.

Ainsi, au Québec, l'italianité est le résultat en constante transformation de l'interaction entre la culture immigrée propre aux italo-phones, la culture des francophones de vieil établissement et celle des anglophones.

Comme toutes les expressions identitaires, l'italianité varie aussi selon les générations. Les premières formes d'italianité québécoise étaient caractérisées, entre autres, par l'origine rurale des immigrants, leur faible scolarisation, leur conception traditionnelle du rapport hommes-femmes et leurs pratiques religieuses rappelant celles des Québécois. Par contre, celles qui se sont manifestées après les années soixante-dix, ont été fortement déterminées à la fois par la politique du multiculturalisme et par le caractère inclusif de la nouvelle identité québécoise.

En faisant la promotion des cultures d'origine avec force subventions, la politique du multiculturalisme a facilité le maintien de certaines valeurs passées et encouragé des comportements de repli. De plus, l'instrumentalisation de l'ethnicité à des fins politiques a renforcé à tel point la conscience de l'italianité qu'on a assisté à des formes de chauvinisme ostentatoire et, dans certains cas, à des manifestations de régression culturelle. Heureusement, ces manifestations d'italianité exacerbée côtoient celles qui se sont arrimées aux courants les plus représentatifs de la société québécoise moderne. Ces formes nouvelles d'italianité ont comme fondement des valeurs cosmopolites et comme objectif le métissage entendu, non pas comme fusion, mais comme rencontre et transformation des cultures sans qu'aucune d'entre elles ne soit phagocytée. On reconnaît ainsi la présence en filigrane de l'italianité dans la culture québécoise (œuvres de création, modes de vie, etc.) et l'influence déterminante de celle-ci sur l'italianité. Cette identité composite et impure qui s'est constituée en pays d'immigration n'est rien d'autre que l'expression italienne de la culture immigrée.

On ne peut parler d'identité en général et d'italianité en particulier sans tenir compte de la perception de l'autre, dont le rôle n'est jamais neutre dans un processus d'élaboration identitaire.

Si on se limite à la deuxième moitié du xx^e siècle, la perception de la communauté italienne par les francophones est fondée, jusque vers la fin des années soixante-dix, sur des comportements tels que la fréquentation des écoles anglaises, les luttes menées pour conserver ce privilège, les *italianeries* de quelques cuistres francophobes, la présence très active de la mafia

(avec enquête interminable de la CECO), l'adhésion massive aux partis fédéralistes et des manifestations de son origine rurale aussi bien dans l'organisation de la vie familiale que dans les activités de loisir et de travail. Inutile de dire que la perception que les francophones avaient de la communauté italienne jusqu'à la fin des années soixante-dix était loin d'être flatteuse même si, paradoxalement, les échanges au plan individuel ne manquaient pas d'harmonie puisque francophones et italo-phones partageaient souvent les mêmes quartiers et les mêmes lieux de travail, sans oublier les nombreux mariages interethniques.

Il faudra attendre les années quatre-vingt pour que cette perception change du tout au tout. Des nombreux facteurs qui y ont contribué, retenons ceux-ci. Premièrement, la communauté italienne étant implantée au Québec depuis des décennies, les représentations et les perceptions sont de moins en moins réductrices ou stéréotypées et correspondent davantage à sa diversité générationnelle ainsi qu'à sa complexité identitaire. Deuxièmement, s'étant débarrassés à la fois de leur infériorité économique et de leur insécurité culturelle grâce à la Révolution tranquille et à la Loi 101, les francophones ne se sentent plus menacés par les immigrants et les considèrent désormais comme faisant partie à la fois de leur milieu et de leur horizon. En outre, l'identité québécoise redéfinit sur la base de l'appartenance territoriale et des valeurs civiques a permis aux immigrants et allophones d'acquiescer une légitimité qu'ils n'ont pas toujours eue. Et enfin, on ne saurait trop souligner la contribution d'écrivains, cinéastes et artistes d'origine italienne au renouvellement du regard porté sur leur communauté et dont les œuvres balisent depuis deux décennies l'une des voies menant à l'universel.

Être Italien ici, c'est être habité à la fois par le Québec et par le lieu d'origine. Dans mon cas, celui-ci est un village qui se meurt pour cause d'émigration. Jamais il ne cessera de me hanter car il est le fondement de mon italianité.

J'ai quitté l'Italie adolescent, j'y retourne adulte. Nous sommes plus nombreux à Montréal que dans cet amas de pierres chaulées assoupi depuis toujours sur cette colline. Il est passé minuit. Il n'y a personne. J'imagine les femmes portant les cruches d'eau comme des diadèmes, les pis turgescents des chèvres frôlant le pavé et une marée d'enfants sortant de l'école.

J'ai stationné l'auto à l'entrée du village et je marche, tenant dans ma main celle de Julie. Elle y entre comme dans le côté sombre de mon âme. Les oliviers aux formes spectrales frémissent le long du chemin, une ampoule jaunâtre vacille sur nos têtes, tandis qu'un chien geint au loin. La main de Julie serre de plus en plus la mienne. Nous sommes déjà devant la fontaine tarie. Nous marchons vers chez moi, contourmons l'église et, au bout de la rue, la même porte vermoulue. Tellement plus petite qu'il y a quinze ans. J'entre seul en baissant la tête, je monte l'escalier dans le

noir, j'ouvre la porte de la cuisine, j'allume. La table bancale, les quatre chaises pailonnées, la huche à pain près du foyer. Rien n'a changé. Julie me rejoint, court sur le balcon et reste médusée devant le chaume brûlant dans la vallée. « Comme c'est beau! »

Les soirées d'hiver à la noirceur. Trois dans le même lit depuis que mon père avait émigré. Les haricots qu'on mangeait deux fois par jour, le pain rassis, la neige parfois jusqu'au balcon, l'eau qui gelait dans le pichet et toujours les mêmes pantalons courts, été comme hiver. J'entends Julie s'extasier à nouveau : « Comme c'est beau! »

Je revois ma mère crachant ses poumons dans la cendre du foyer et ma sœur brochant son ennui sur une pièce de son trousseau. Moi, je suis là, assis à table, les pieds ballants, plongé dans mon livre d'histoire. J'apprends à haïr les Autrichiens, comme tous mes camarades de classe. Je m'imagine le décapitant, les éventrant, leur arrachant les yeux; puis, je cours servir la messe.

Il se fait tard. J'entre dans la chambre à coucher. Julie est toujours sur le balcon. Je me glisse entre les draps pendant que je l'entends s'exclamer encore une fois : « Comme c'est beau! » Je revois mon frère couché avec moi tête-bêche. Nous n'avons pas de pyjamas. Nos dents claquent et nos lèvres bleussent. Notre rituel hivernal commence. La lourde couverture de laine dessine deux pyramides sur nos jambes pliées. Nous partons à la conquête de notre banquise pouce par pouce, avançant nos orteils craintivement. Nous sommes secoués par des frissons à chaque nouveau contact avec les draps. Puis, lorsque, impatients de renouveler l'exploit de la veille, nous étirons enfin les jambes, nous éclatons en fous rires et en cris de joie. C'est à ce moment-là que ma mère vient nous rejoindre et que je m'endors, ma joue sur sa main calleuse, enivré par l'odeur de son corps.

Le lendemain, je suis réveillé par une vieille tante. « Sono zia Maria », hurle-t-elle en frappant à la porte. Julie est à mes côtés. Elle dort profondément. « Sono zia Maria. » Elle crie de plus en plus fort. Je me lève, je contourne le lit à pas feutrés, je m'arrête un instant devant le vieux miroir et je vois, sur ma joue, l'empreinte que la main de Julie a laissée.

Zia Maria est partie, laissant devant la porte un panier de figues. Je descends les chercher. Je prends les deux plus grosses, les plus mûres, celles dont l'ombilic est serti d'une perle de miel. Je les prends par le mamelon et je vais m'asseoir sur le lit à côté de Julie. Elle est couchée sur le dos, les seins nus. Je la regarde longuement, puis, je la réveille et lui tends une figue en disant : comme c'est beau!

Qu'elle soit d'origine ou d'ici, ancienne ou contemporaine, qu'elle exprime ce qu'il y a de commun ou de singulier chez l'être humain, l'italianité est une des voix essentielles de l'universel.

Marco Micone